

H U B E R T H A D D A D

GÉOMÉTRIE
D'UN RÊVE

Roman

« À LA MÉMOIRE DE ZULMA
VIERGE-FOLLE HORS BARRIÈRE
ET D'UN LOUIS »
TRISTAN CORBIÈRE

ZULMA
122, boulevard Haussmann
Paris VIII^e

ISBN :

978-2-84304-485-4

N° d'édition : 485

Dépôt légal : août 2009

Copyright © Zulma, 2009

Diffusion : Seuil — Distribution : Volumen

zulma@zulma.fr

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma
et être régulièrement informé de nos parutions,
n'hésitez pas à nous écrire
ou à consulter notre site.
www.zulma.fr

Z

Personne n'a aimé comme j'ai aimé. Pourtant il y eut d'autres femmes. J'ai vécu d'autres matins après la nuit de Londres. C'est avec une sombre joie que je brûlerai mes manuscrits pour vivre à nouveau un pareil amour, pour trahir Fedora dans la folle pensée d'elle. Et pour tout recommencer sans mémoire. Mais l'océan qui gronde n'est pas le Léthé.

Ici, à Ker-Lann, le vent parle on dirait. Il me rappelle d'une voix connue la longue histoire de mes errements. J'ai tout perdu avec Fedora. Ma solitude est telle que je dois prendre garde à bien clore portes et fenêtres. Le soir, une peur d'enfant me vient avec la pression des rêves. C'est une sorte d'infirmité que l'impossibilité de distinguer les vivants des morts dès que les paupières se ferment. À mon âge, l'accumulation des cendres ne laisse plus guère luire les braises que dans le profond sommeil. Mais je pressens un incendie à chaque éveil brusque. L'insomnie n'éclaire pas la nuit de flammes : dix fois, je me relève d'un suaire pour observer le croisement des phares sur la pointe d'Ar-Grill et le gouffre du large, si proche de l'oubli, au-delà des récifs et des îles de la Fée.

Quand un écrivain n'a plus d'autre issue, c'est assez naturellement que lui vient l'idée du journal. Je n'en avais jamais écrit une page, même adolescent. L'exercice m'a toujours semblé apocryphe, faux comme l'album de photos familial. « Les plus détestables mensonges sont ceux qui se rapprochent le plus de la vérité », disait Gide en expert de la chose. Mais je n'ai d'autre alternative aujourd'hui que le mutisme ou la confession. Et me taire serait une sorte de noyade. Glissant en aval du temps qui me reste, je commence avec ces pages un exercice inédit et quelque peu saugrenu : tenter de garder la tête hors des eaux mortes du quotidien, bien autrement que par la fiction.

Nous sommes un lundi d'octobre. Le ciel gronde par-dessus les pins et les frênes du parc et s'engouffre comme un haut fleuve torrentueux dans l'Océan visible, blanche écharpe agitée entre les épaules rocheuses de la pointe d'Ar-Grill.

Ces propos entendus tout à l'heure à la pharmacie du bourg : « Si vous aviez un remède pour coller le bec des pies borgnes ! » Le vieux Braz, bien connu pour braconner à la torche dans les criques, posait la question sans rire. Existe-t-il un bon remède que tous les bavards et délateurs impénitents se verraient prescrire par mesure de protection du voisinage ? En attendant je reviens de l'officine avec une boîte de sédatifs. La nuit de Ker-Lann sera sourde et sans mystères.

Quand le ciel se dégage au bon moment, le point du jour dans l'anse d'Ar-Grill ouvre sur la mer un éventail de diamants, de paillettes d'or et de pétales de rose. C'est d'un luxe solennel dont on ne se remet guère une fois le couvercle de brouée crachotante rabattu jusqu'au soir. Mais la nuit fut obtuse à souhait, sans spectres ni feux follets. La lande au-delà du parc a la teinte fauve d'une échine de renard et la mer luit encore, miroir vacant en bas des hautes roches.

« Ceux qui savent se taire deviennent enfants des dieux » (Søren Kierkegaard).

Je ne me suis donné d'autre programme que d'approcher au plus près *ma vérité*, quitte des erreurs et approximations propres au genre. C'est pour moi une question de survivance sinon de sauvegarde. Le temps en réserve ne vaudra jamais aucun des matins de ma vie avec Fedora. Il faudra bien que je m'explique, que je raconte l'essentiel de ces années vécues dans sa lumière, son obscure illumination. Sans omettre les orages et la folie. Ainsi, n'aurai-je pu aimer plus entièrement d'autre femme sur cette terre, malgré combien de révoltes et de molles évasions. Malgré nos relations tronquées de comédiens vrais ou faux qui n'eurent, ensemble, qu'une *scène de jour* à jouer. En mante religieuse ou en araignée

suceuse d'encéphale, Fedora aura délibérément réduit notre liaison à une lutte à mort, une pariaide d'insectes dans un rayon de lune. Je ne doute pas qu'elle m'aimait à sa manière forcenée et distraite. Sa jalousie d'ailleurs n'égalait que la mienne et nous en jouions en funambules au-dessus d'un gouffre.

Sujet de nouvelle : un homme projette de se suicider mais ce qui le retient, c'est de ne pouvoir assister à ses propres funérailles. Jusqu'au jour où il apprend par la bande le décès d'un parfait homonyme. Il s'empresse alors d'adresser un faire-part circonstancié à ses proches et assistera sous un déguisement à la cérémonie, bien décidé à en finir une fois celle-ci accomplie. Morose délectation de voir l'effet (ou l'absence d'effet) de sa disparition sur les seuls capteurs d'identité que sont les visages, les visages des proches. Une telle épreuve pourrait très bien pousser notre suicidaire dessillé à prendre le large. On ne se tue pas pour si peu...

Né d'une morte, j'aurai baigné dans un torrent de fantaisies. Ma grand-mère maternelle, pourtant affectée d'un deuil incurable, fut la plus cocasse et inventive des nourrices. Ces premières années de formation expliquent sans peine que je sois devenu romancier et conteur. Par exigence vitale. La fiction des origines, sans

cela, m'eût probablement rendu fou à lier. Elzaïde n'avait guère plus de cinquante ans lorsqu'elle hérita de sa fille morte en couches. C'était encore une belle femme au visage solide et à l'ample poitrine. Une fièvre puerpérale l'avait rendue stérile et sujette aux extravagances. Elzaïde me prit naturellement en charge avec l'accord muet du veuf en attendant une décision du conseil de famille ou des autorités sanitaires, laquelle ne se concrétisa que tardivement. Placé dans une institution de la fonction publique à l'âge d'être scolarisé, je restais néanmoins sous sa tutelle et vivais avec elle les fins de semaine et les mois d'été. Bien avant, dès que je fus en mesure de comprendre un mot, Elzaïde entreprit sans vraie méthode mon instruction onirique. Ma grand-mère était une encyclopédie : nul phénomène, pas un événement n'échappait à ses gloses d'illettrée. Elle possédait une imagination redoutable, quoique archaïque, riche d'une infinité d'exemples plus ou moins controuvés. Elle m'expliquait le monde par le menu et à tout moment, sans grand souci des contradictions qui agrémentaient de nouveaux mystères ses élucubrations. Elzaïde dut me combler à l'âge des pourquoi : mes questions infinies, doigt pointé sur la lune, bénéficièrent avec elle d'une exaltation soutenue. Plus tard, je me souviendrais d'avoir vécu avec une Shéhérazade vieillie qui aurait bien voulu enrayer par ses histoires le mouvement fatal de la réalité.

Comment ai-je pu jeter l'ancre dans ce trou du *Penn-ar-Bed*, toutes aventures interrompues, voilà un autre prodige : rien ne m'attache ici que la sapidité des embruns au goût de départ et d'exil. C'est comme si j'avais loué un tombeau d'Égypte pour profiter d'une nuit du désert à l'abri des tempêtes.

L'esprit ou le désir de fiction m'est passé le jour où j'ai compris que je me trouvais moi-même prisonnier d'une histoire aberrante à laquelle j'ai cru pouvoir échapper en me réfugiant sur cette côte sauvage. La douleur en soi n'interdit pas ordinairement de poursuivre une œuvre – sauf quand l'excès d'invraisemblance envahit votre espace mental. Dans l'irrésolution qui est la mienne, au sens littéral, je ne saurai jamais plus accorder au divertissement ce qu'il faut de folie pour aboutir à une œuvre romanesque.

L'exception est l'ange. Chacun est prisonnier dans son sexe, qu'il soit avoué, ravalé ou perdu. Et ce que nous vivons de l'autre, c'est cette déchirure plus ou moins bien masquée. La fin d'un amour ne peut être que funeste, comme une grâce rejetée.

Tout débuta pourtant dans l'allégresse. La joie entre en vous à l'improviste, c'est une énergie surnaturelle, une sorte de révélation. Le hasard commanda nos deux premières rencontres. On croise quelquefois, *par seconde chance*, la personne connue la veille ou l'avant-veille, avant que le fatal anonymat des grandes villes ne l'engloutisse sans retour.

La première fois, pour moi décisive, je l'avais approchée dans de curieuses circonstances. C'était le 9 novembre 1989, jour de la chute du mur de Berlin. Il pleuvait des cordes d'or ce soir-là. Installé à l'arrière d'un taxi, je revenais passablement ivre d'un cocktail de rentrée donné par mon principal éditeur. Le Paris boulevardier versait dans l'agitation désordonnée de l'automne : foules, klaxons et lumières. À l'occasion d'un feu rouge, soudainement, la portière arrière s'ouvrit et une vague de soie ou de satin craquante et parfumée me submergea. Un sourire immense, précieux comme le plus fin collier de perles, des yeux taillés à même l'âme et, sur ma joue, un souffle plus troublant qu'un baiser volé : Fedora s'était jetée à mes côtés, sa hanche contre la mienne, et m'implorait gaiement :

— Conduisez-moi vite au palais Garnier, je chante *Tosca* dans deux heures, à peine le temps de me maquiller !

Désinvolte, elle jeta un billet de cent francs sur le siège avant. Le chauffeur amusé m'interrogea de l'œil.

J'allais bien sûr à l'opposé mais n'eus pas un instant l'idée de céder la voiture pour en quérir une autre.

— Soit pour le détour ! Mais, de grâce, reprenez votre argent.

— Pas question ! Que faites-vous dans la vie ? Artiste sûrement ! *Vissi d'arte, vissi d'amore...* C'est quoi, votre nom ? Vous avez des enfants ?

Ce brusque interrogatoire fusa en trilles dans cette bouche de soprano colorature. Le trac et la peur du retard motivaient son agitation. Galant d'occasion, je lui déclarai ma qualité d'auteur et lui épelai un nom alors piètrement notoire.

— Je n'ai rien lu de vous avant bientôt ! s'exclama-t-elle. C'est vrai que je n'aime que la poésie. Connaissez-vous ces vers :

*je bois dans ta déchirure
j'étale tes jambes nues
je les ouvre comme un livre
où je lis ce qui me tue*

Le taxi remontait l'avenue de l'Opéra. Fedora allait m'échapper dans quelques minutes. Coi d'émotion, je cherchai avec un sentiment de panique la parole salvatrice. Mais déjà, elle nous saluait, moi et le chauffeur – au même titre, il me sembla. Déjà, le taxi obliquait et allait se ranger, après un décrochement, devant l'entrée des artistes.

— Venez me voir ! lança-t-elle avec une gravité enjouée. Tosca meurt tous les soirs...

Nous la vîmes glisser jusqu'à la porte et disparaître sur un pas de danse. Toujours captif de son parfum et de sa voix tandis que la voiture rebroussait chemin vers la rive gauche, je savais déjà que, anéanti par sa vénusté autant que par le prestige qui l'enveloppait, je ne tenterais rien pour la revoir. « Je n'existe pas, j'ai cessé

d'exister pour être à toi », écrit Johannes, le Don Juan de Kierkegaard, à sa *giovin principante*. Mais véritablement, quand on se sent détruit, annihilé par la foudre d'une rencontre, le désir de séduction disparaît vite dans la débâcle des sentiments ; et ne reste plus qu'une mortification, un fond navré de déconvenue que le temps finira bien par éponger, en serpillière universelle.

Je pourrais écrire ainsi son histoire, si j'en avais le cœur : dans ses voyages, *en grand secret*, elle change, il lui semble rajeunir, devenir une autre vraiment, des souvenirs lui viennent qu'elle n'a pas vécus ou qu'elle a oubliés, comme si une autre existence lui était donnée, comme si elle entrait dans le corps et les pensées d'une autre femme, plus jeune chaque nuit, plus jeune et plus libre, et si différente, comme si vraiment, chaque nuit, elle devenait une autre.

La seconde rencontre avec Fedora ne fut pas moins imprévisible. Fatalité et providence remplacent dans nos esprits le joug invisible des causes. Avec ses variables aléatoires quand on le nomme hasard. Selon *l'espérance mathématique*, il n'y avait qu'une probabilité insignifiante que je croise à nouveau Fedora moins d'une semaine après l'épisode du taxi. Mais le don du hasard est la chance : qui la laisse passer n'est pas même digne

de choisir ses cravates. Ce qui me serait immanquablement arrivé si le Kairos cher aux Hellènes – le génie de l’incident propice agitant un instant sa houppe à la Tintin pour que vous la saisissiez, comme un pompon de manège – ne s’était trouvé à disposition, un instant de plus, un instant salutaire.

Opportunitas! Assis près de la fenêtre, je patientais dans la salle d’attente d’un médecin de la rue de la Convention, quand, jetant un coup d’œil à l’extérieur, je la vis ou crus la voir juste en face, silhouette observant la chaussée, une cigarette aux lèvres, depuis le balcon d’un deuxième étage que soutenaient deux cariatides aux seins massifs. L’idée d’ouvrir la fenêtre et d’appeler à tue-tête par-dessus le vacarme des moteurs fut aussitôt contrariée par le public de matrones et de vieillards qui m’entourait. « On peut bien être ridicule quand on aime », disait un poète. Je n’en eus pas le loisir : à l’étage, la silhouette disparut dans un reflet de vitres. Un taxi venait de se ranger au pied de l’immeuble.

Aiguillonné par l’intuition, je quittai les lieux sans temporiser et dévalai l’escalier. Contournant le véhicule en double file, je n’hésitai pas à m’y engouffrer, malgré les protestations du chauffeur.

— Voyez pas que je suis en course !

— C’est moi qui vous ai appelé, prétendis-je. On attend... mon amie.

Le scénario aurait pu certes mal tourner. J’avais à peine entrevu une vague figure ressemblante que l’obsession dont j’étais taraudé, depuis la rencontre de l’avenue de l’Opéra, faisait resurgir un peu partout.

De plus, la jeune femme espérée pouvait fort bien être en compagnie.

Mais Fedora – c'était elle assurément – ouvrit seule la portière et s'installa presque sur mes genoux.

— Que faites-vous là ! dit-elle sans autre surprise.

Je m'aperçus qu'elle avait pleuré. Une mèche de son ample chevelure collait encore à sa joue.

— Je vous conduis au palais Garnier ?

— Non, chez moi, rue d'Odessa. Qui êtes-vous ? J'ai comme une impression de déjà-vu...

Elle me laissa la raccompagner sans tout à fait me reconnaître. Fedora semblait manifestement en état de choc, peut-être sous le coup d'une rupture, ce qui pouvait expliquer son apathie. Ou d'un deuil soudain ? Les lèvres entrouvertes, elle haletait. Ses grands yeux fixes, d'une encre secrète, luisaient dans la pénombre entre deux clignements prolongés. J'eus alors le geste le plus audacieux de ma vie, en tout cas le plus déraisonnable. Fedora tressaillit à peine, comme une chatte dérangée. Son parfum avait altéré en moi toute espèce de retenue. Je balbutiai des mots d'amour qui n'eurent pour autre effet que faire naître une fossette au coin de ses lèvres.

En repensant à cette péripétie vingt ans plus tard, je comprends mieux en quoi le sens du ridicule est parfaitement contraire à l'instinct vital.

Réveil difficile. Comme s'il fallait m'extraire de tous les ensevelissements de la nuit, au fond du lit, des songes et des entrailles. Une nouvelle attaque de paralysie du sommeil, faux éveil qui se manifeste par une sensation épouvantable de catalepsie, m'a laissé longtemps hagard une fois délivré. Ce trouble se manifeste toujours au détour d'un rêve. Soudain, sans pouvoir remuer une phalange, je me retrouve exactement à la place que j'occupe, terrorisé, et il me semble voir les lueurs qui m'entourent, les murs, les rideaux aux fenêtres. Le rêve et la conscience sont alors en parfaite coïncidence, avec ce poids de mille succubes sur la poitrine et la panique de l'enterré vivant. Mais un détail trahit toujours cette espèce d'hallucination vigile : un tableau que j'entrevois au mur, une miniature flamande d'une précision impossible. Aucune toile n'est accrochée à cet endroit. Il y a surtout cette impression de présence invisible, quelqu'un m'observe depuis la porte. Ce ne peut être Agnès, ni ma rare Emily. Et qui d'autre ? Je vis en déshérence dans cette baraque de granite et de vent.

La merveilleuse Amaya, un matin, m'expliqua cette narcolepsie somme toute bénigne (qu'elle appelait *kanashibari*) par l'intervention d'un spectre triste : ainsi, je n'aurais pas fait mon deuil d'une personne chère, laquelle hanterait mes nuits jusqu'à se coucher sur moi de tout son poids de ténèbres. Une somnolence me gagne à l'évocation d'Amaya et, de fil en aiguille, la

nostalgie acidulée de mes années de relégation volontaire à Kyoto, il y a si longtemps.

Mémoire intempérante ! Je me sens parfois plus imbibé de souvenirs et de songes qu'un ivrogne d'alcool. Un célèbre haïku de Bashô illustre assez bien cette impression :

*Au fond de la jarre
sous la lune d'été,
une pieuvre rêve*

Comme Crébillon père dans son grenier, misanthrope en déliquescence parmi ses chats et ses corbeaux, j'imagine des sujets à l'infini sans aucun désir de me mettre à l'œuvre. Simplement pour m'endormir, pour apprivoiser Morphée ou son frère jumeau. Écrire tue, c'est vrai. Rien de plus fastidieux que toutes ces déambulations dans le temps et l'espace, ces portes qu'il faut sans cesse ouvrir et fermer, ces bavardages qu'on ne souffrirait pas d'un confident, ces descriptions imposées de peintre pompier... Réduits à la matière efficace qui les porte, il ne resterait de la plupart des romans que des dépêches de faits divers. Ou des incitations somnolentes à lâcher prise.

Les Mille et Une Nuits de l'insomniaque qui repousserait la tentation du suicide en se racontant des

histoires à lui-même, soir après soir : la Mort est son sultan.

Promenade dans le parc après une journée fuligineuse que l'averse aura sabrée inflexiblement. L'embellie du soir, miracle local dont on ne se lasse pas, est une manière d'aube avant la nuit, qu'aucun crépuscule n'égale pour sa splendeur noyée. Soudain, les nébulosités tenaces qui roulaient sur les calvaires et les nids de corbeaux se délaçant – aspirées par le large ou réduites en flocons par des mâchoires de pierre – et ouvrent d'un coup aux vitraux du couchant qui transfigurent toute chose d'un embrasement, riche de l'éventail infini des mauves et des roses, de tous les ors, des bleus les plus intenses. Par le petit bois en partie inclus dans le domaine, je me suis rendu d'un pas lourd d'égoutier sur l'agréable terrasse balayée d'embruns qui surplombe la corniche. Avec ses balustres rongés par le sel et son dallage articulé en labyrinthe et qu'orne une rose des vents du même marbre, cette plate-forme architecturée, vrai pont de pierre, semble avoir été conçue par quelque navigateur démâté : de forme ogivale, proue face au large, elle domine toute la côte entre terre et ciel et commande un panorama sans angle mort qui voit circuler en pleine lumière, de part et d'autre de la pointe d'Ar-Grill, les récifs de Kerbonn, la colline du Hueldu avec son phare blanc et rouge, le troupeau épars des îles de la Fée, puis les falaises mouchetées et les criques

sombres où braconne le vieux Braz, et, enfin, boulevards des embruns, les échappées verdoyantes au-dessus des grèves, quand la campagne se resserre en goulets et s'abaisse jusqu'à joindre la mer d'une lèvre limoneuse. Au large, parfois, un navire de gros tonnage en partance de Brest ou de Concarneau occupe l'horizon entre de fortes dentures d'écueils qui brouillent la perspective, à marée montante, sous les crachements de poudrins et les geysers du ressac. Sur l'un des îlots rocheux, le plus lointain à main droite, un autre phare, dit de l'Ankou, impose sa souveraineté erratique sur les précipices de la nuit.

Rentrant après le coucher du soleil, dans une pénombre déjà froissée de chauve-souris, j'aperçus vite la façade du *coz maner*, un peu bancale entre les ormes et le grand cèdre, avec sa tour massive pentagonale évoquant les clochers gascons, ses cheminées démesurées comme les murs d'étai d'un étage en construction et ses toits d'ardoise tout bosselés. J'étais parti avec le jour une heure plus tôt et la bâtisse, lugubre dans l'enlacement brumeux du soir, semblait exsuder ses ténèbres. Seule une lumière filtrait des volets clos au dernier étage. Acquise il y a une décennie avec les droits d'auteur de *Tallboy*, roman qui m'aura valu un vrai succès de librairie, le seul en l'occurrence, cette demeure vieille de trois siècles garde dans la contrée une réputation calamiteuse : on y aurait assassiné de temps à autre, on s'y serait pendu. Septembriseurs et Waffen-SS l'auraient cruellement investie – je l'appris une fois installé d'un bon voisin horticulteur engagé pour entretenir le parc.

Cependant quelques dizaines de générations y auront vécu et la proportion de drames cachés ou avoués devrait à peu près équivaloir celle qui a communément cours dans les maisons de maître. Ce ne sont d'ailleurs pas les bâtiments, lugubres et délabrés, qui m'auront séduit à l'acquisition, plutôt une qualité de solitude liée au parc et à la mer. Aussi, et c'est absurde à dire, je me suis entiché d'une déesse qui habite les pelouses à l'ombre du petit bois : la statue de Perséphone, non la reine des morts, mais Coré contemplant, debout, une fleur de narcisse tenue d'une main ouverte.

J'ai rêvé d'un fou qui chuchote aux oreilles des belles inconnues des choses intimes comme s'il avait affaire à ses proches. Autre rêve : un homme couvert de fleurs et qui me ressemble. Il ne bouge plus. Son œil me regarde. Quel est le sens du mot larmes ?

Ce matin, j'ai croisé le vieux Braz devant l'église. J'ignore s'il sortait de la messe mais il s'est approché pour me proposer ses poissons du lendemain, soles et araignées. Le bonhomme vend sa pêche au porte à porte afin d'échapper à l'amende, ou il la négocie en hâbleur circonspect sur la place du village comme le chasseur d'ours de la fable. Retenu quelques minutes sur le parvis, juste en face de l'unique débit de boissons, j'ai pu

voir défilier ce dimanche d'automne tout ce que le bourg de Meurtouldu compte d'intempérants et de fétichistes. Quelques jeunes femmes se pressèrent à la suite d'un contingent de bigots, sous l'œil goguenard d'une ligue d'ivrognes. Parmi elles, l'épouse de l'horticulteur, sa plus belle fleur assurément, avec ses joues fraîches, son regard de sainte éprouvée et ses jambes qu'on devine admirables grâce aux espiègleries du noroît. La belle Agnès a perdu son bébé l'an passé, et la tête sans doute. Elle ne manque jamais d'aller fleurir une minuscule tombe argentée ; avec le temps, contrainte à déborder, elle entretient tout autour un jardin qui occupe maintenant un carré du petit cimetière. Son mari, désespéré, la laisse faire. Probablement lui suffirait-il pour la sauver de se remettre à l'ouvrage, qu'on remarque un prochain dimanche le ventre arrondi d'Agnès sur le parvis venteux.

J'ai connu des jours heureux *avant Fedora*, toute une vie à laquelle elle ne participait d'aucune façon. Qu'elle eût pu exister quelque part et n'être alors rien pour moi semble presque impossible tant l'amour bouleverse le temps et le réinvente. Mais avant d'entrevoir une grâce quelconque dans ce monde, il aura fallu traverser les désastres étourdis de l'enfance et les affres sophistiquées de l'adolescence. Jusqu'à sa mort, avec le plus archaïque des acharnements, le veuf m'aura livré une sorte de combat singulier. Ce duel sans merci engagé par un

pantin rancunier, gendarme de son état, explique à l'envi une misanthropie instinctive dirigée contre la gent masculine dans son ensemble, vieillards et enfants exclus, *a fortiori* contre tout ce qui porte uniforme. La mort en couches de ma mère, laquelle souffrait sans le savoir d'une malformation cardiaque, fut à l'origine de cette animosité. Dès qu'il sentit sur lui mon regard – dès que je quittai l'enveloppe bénigne de la petite enfance – je pris brutalement les caractères de cette altérité pour lui homicide : une fois affranchi de sa femme disparue, du corps putréfié de ma mère, j'en devins à ses yeux le meurtrier. J'étais une sorte de matricide par anticipation foétale. Le gendarme longtemps inconsolable aurait dû normalement se débarrasser de quelque façon de moi. Bien des enfants tués dans un accident ne le sont que par distraction têtue des parents. Cependant Elzaïde, ma grand-mère nourricière, me sauva avec le sourire de l'asphyxie, de la noyade, de l'électrocution, de la défenestration – que sais-je ! Et même d'une culbute dans l'un des deux cratères du Vésuve, à l'occasion de villégiatures à Sorrente. Le veuf ne voulait certes pas me tuer sciemment ; même s'il me terrorisait avec ses crises d'autorité. Jamais il n'aura fait usage de son arme de fonction, serait-ce pour m'impressionner. Il ne m'a d'ailleurs jamais battu. Mais l'acte manqué était son principal mode d'agression, véritable arsenal de situations funestes. La preuve qu'aucune lueur de conscience n'entraît dans cette stratégie infanticide, c'est qu'il n'arriva jamais qu'un coup parte de son pistolet si souvent nettoyé en ma présence.